



HAL
open science

Connexions, circulations. Retour sur les déclinaisons du “ prisme circulatoire ” au sein de ”Critique internationale”

Thomas Brisson, Nadège Ragaru

► **To cite this version:**

Thomas Brisson, Nadège Ragaru. Connexions, circulations. Retour sur les déclinaisons du “ prisme circulatoire ” au sein de ”Critique internationale”. Critique Internationale, 2023, 3 (100), pp.35-46. 10.3917/crii.100.0035 . hal-04203633

HAL Id: hal-04203633

<https://sciencespo.hal.science/hal-04203633>

Submitted on 21 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Connexions, circulations. Retour sur les déclinaisons du « prisme circulatoire » au sein de *Critique internationale*

Entretien avec **Thomas Brisson**, réalisé par **Nadège Ragaru**

In: *Critique Internationale*, 2023, 2023/3 (N° 100), pp.35-46. 10.3917/crii.100.0035

Qu'il s'agisse de transferts d'idées ou de normes, de circulations humaines ou matérielles, de connexions globales ou transfrontalières, les questions qui ressortissent du « prisme circulatoire », selon l'expression d'Antoine Vauchez, ont occupé une place importante dans les travaux récents en sciences sociales, et dans les livraisons successives de Critique internationale en particulier. Afin de mieux appréhender ces recherches et la manière dont la revue les a intégrées, le comité de rédaction a demandé à l'un de ses membres, Thomas Brisson, de revenir sur les différents enjeux qui ont structuré ces questions tout au long des cent premiers numéros. Il répond ici aux questions de Nadège Ragaru, membre de la rédaction également.

Nadège Ragaru : *Dès sa création, Critique internationale, revue comparative de sciences sociales, a développé une grande sensibilité aux aires culturelles extra-européennes et opéré un choix d'ouverture qui croise plusieurs discussions méthodologiques, théoriques et épistémologiques récentes, concernant notamment les connexions, les transferts et les circulations internationales et transnationales. Serait-il possible de revenir en quelques mots sur la place qui a été conférée à cette démarche dans la revue ?*

Thomas Brisson : On peut donner une première réponse purement quantitative à cette question. Un repérage statistique des articles consacrés aux circulations dans les pages de *Critique internationale* livre en effet quelques enseignements précieux (même si, comme toujours, cet exercice quantitatif a ses limites). Il permet d'isoler quelque 150 articles (147, exactement) consacrés à cette thématique, nombre qui témoigne de son caractère structurant pour la revue. Dans le détail, plusieurs catégories émergent. Deux se détachent plus particulièrement. Tout d'abord, les articles consacrés à ce que l'on peut appeler les *expériences et l'agency migrantes*, une catégorie large qui regroupe les questions de mémoire en migration, les affects liés à l'exil, la gestion des disparus, les formes de résistance des migrants. Ensuite, les travaux sur la *circulation des idées politiques* (qu'il s'agisse de causes, d'idéologies ou de normes). Chacune de ces deux catégories comporte un nombre égal de publications (27). Cependant, la deuxième occupe une place plus importante au sein de la

revue, car elle intersecte en partie avec les articles portant sur les *coalitions politiques globales* (16), qui examinent plus spécifiquement les modalités de la mise en réseaux d'acteurs politiques internationaux ou transnationaux. La question des idées politiques est donc ici aussi présente, bien qu'elle soit intégrée dans un ensemble plus large de questionnements.

Une autre catégorie porte sur ce que l'on peut appeler les *politiques de la (non-)circulation*. Ses 21 articles abordent les politiques (des institutions locales, nationales ou internationales) qui favorisent, ou à l'inverse qui entravent, les déplacements humains. Cette dernière thématique, bien représentée, est aussi une originalité de *Critique internationale* et rappelle que dans un monde pensé, au moins jusqu'à la Covid-19, sous l'angle de l'hyper-connectivité, la capacité à la mobilité est en réalité restée très inégalement partagée et est aujourd'hui encadrée par des dispositifs coercitifs (murs, centres de rétention, instruments biométriques d'identification).

Une autre encore concerne plus spécifiquement ce lieu emblématique des Relations internationales que sont les organisations internationales, appréhendées *via* les circulations (d'idées, de normes ou d'individus) qui prennent place en leur sein. En apparence, on retrouve donc un programme ancien des RI ; toutefois, une analyse plus fine montrerait que les articles, précisément parce qu'ils accordent une place de choix aux circulations, renouvellent en grande partie les approches institutionnalistes ou classiques sur cet objet en les croisant avec des thématiques novatrices, telles que l'ethnographie des sites des organisations internationales ou une attention à des individus et à des questions d'habitude minorisés (en rapport avec la race, le genre, etc.). Les 16 articles concernés témoignent de la place toujours importante de ce programme de recherche comme de son renouvellement.

Enfin, cinq catégories regroupent un nombre plus limité d'articles, consacrés respectivement à la connexion des espaces transnationaux (9), aux circulations des contenus culturels (9), aux circulations dans les zones de conflit (6), à celles des élites entendues dans un sens large (4) et à celles des sciences et techniques (2). Mentionnons aussi que 9 articles traitent des circulations d'un point de vue théorique/méthodologique.

Venue notamment du champ historien par la voie de l'« histoire connectée », promue en France, entre autres, par l'historien d'origine indienne, Sanjay Subrahmanyam, la notion de connexion y a été conçue dans une contestation du paradigme stato-national et une aspiration à penser les mondes au lointain. Qu'en est-il des travaux sur les connexions développés dans

d'autres disciplines de sciences sociales représentées au sein de Critique internationale, telles que la sociologie, la science politique et l'anthropologie ?

Il faudrait probablement ici différencier ces trois disciplines, mais également distinguer ce qui a été de l'ordre de leur évolution générale de ce qui s'est déroulé dans les pages de la revue. Au risque de simplifier éhontément des processus infiniment plus complexes, il me semble que la question se pose différemment, tout d'abord, pour l'anthropologie, qui s'est originellement constituée comme discipline des mondes lointains mais aussi, avec toutes les implications problématiques que l'on sait, comme discours sur des sociétés dites sans État, pensées en dehors du politique. Une grande partie de l'*aggiornamento* de la discipline a consisté, à partir des années 1950-1960, à réintroduire le politique et l'État-nation, de même qu'à prendre acte de cette transformation pour des peuples que l'on avait parfois décrits comme « sans histoire » mais dont il fallait bien reconnaître qu'ils étaient désormais exposés aux papiers d'identification, à la conscription, à l'école et à l'État social. Assez rapidement, cependant, tout en prenant acte de la nouvelle donne induite par les cadres nationaux sur ses objets, l'anthropologie en est venue à se re-globaliser dans la mesure où les femmes et les hommes qu'elle étudiait se trouvaient parties prenantes de circulations globales – qu'elles et ils soient en migration, en situation de diaspora ou simplement utilisateurs de pick-up japonais, de téléphones portables américains ou d'objets *Made in China*.

Il est sûr que, à l'inverse, la sociologie, particulièrement en France, a longtemps été profondément liée à l'État-nation (occidental). L'espace des frontières nationales était tenu pour le cadre pertinent de structuration, et donc d'analyse, des faits sociaux. L'international a été ainsi appréhendé à travers la question de la comparaison entre cadres nationaux (une perspective par ailleurs importante pour *Critique internationale*). Dans les années 1990, cependant, la discipline a commencé à s'intéresser à des circulations et des connexions globales qui ne pouvaient plus être appréhendées adéquatement à travers ce même prisme national. L'étude des migrations est ici significative de cette nouvelle donne, avec une remise en cause des perspectives antérieures (le couple « immigrant-émigré » désormais remplacé par le terme de migrant ; le travail critique sur les catégories et perspectives d'État, par exemple avec l'abandon de la notion d'assimilation), au profit d'études plus sensibles à la réversibilité des trajectoires, à la plurilocalité et à la multiplicité des allégeances diasporiques, ou aux différentes formes de l'*agency* migrante. Parallèlement, la sociologie s'est rapprochée de l'anthropologie, en portant une attention plus soutenue à la manière dont les agents sociaux qu'elle étudiait, y compris ceux très insérés dans des contextes locaux ou nationaux, se

trouvaient néanmoins inclus dans des univers déterminés par des circulations (matérielles, symboliques, financières) de nature globale. Cette perspective multi-scalaire et transnationale est également bien représentée dans la revue.

Quant à la science politique, une partie de son tournant transnational avait déjà eu lieu dans le cadre de plusieurs débats au sein des RI dès les années 1970 aux États-Unis, après l'article séminal de Keohane et Nye « Transnational Relations and World Politics » paru en 1971¹. Une grande partie de ce programme de recherche s'est centré sur la capacité des acteurs non étatiques à intervenir au-delà des frontières officielles. Arrivé plus tardivement en France, il s'est greffé, dans les années 1990, aux évolutions de la sociologie politique décrites plus haut et a pris place sur fond d'une discussion pluridisciplinaire, dans laquelle les historiens ont joué un rôle important, qu'analyse très bien Nancy Green². D'où, ici aussi, un intérêt pour les acteurs et actrices en circulation mais également pour ceux et celles qui, bien que moins mobiles, évoluent dans des univers marqués par une internationalisation/globalisation croissante. Là encore, *Critique internationale* a accompagné ce mouvement de manière très claire. Bien évidemment, ce qui est dit ici de la science politique, comme de la sociologie et de l'anthropologie, l'est à très grands traits et mériterait d'être mieux qualifié et nuancé. Il faudrait également pouvoir évoquer les très nombreuses perspectives scientifiques ouvertes par cet intérêt pour les paradigmes circulatoires. Il ne s'est en effet pas simplement agi d'aller au-delà des cadres nationaux pour le plaisir du geste, mais bien de prendre acte de ce que cette nouvelle distribution du politique permettait de voir et de théoriser sur nos objets. À titre d'exemple, les travaux sur l'Afrique au sein de *Critique internationale* ont non seulement étudié les multiples circulations dont le continent est l'objet mais aussi permis de rethématiser ce qu'est le politique ou l'État (en Afrique ou au-delà). On peut penser aux discussions sur l'État rhizome, sur la manière dont les États-nations se renforcent en important des techniques ou des normes transnationales (par exemple les pratiques de la gouvernance internationale, les techniques biométriques d'identification) ou encore sur ce que les conflits en Afrique permettent de dire (à frais nouveaux) de la relation consubstantielle entre l'État et la guerre que Tilly avait théorisée, à partir de cas européens, dans un ouvrage classique³. En cela, la question des connexions et des circulations est une entrée multidimensionnelle d'une grande richesse, grâce à laquelle *Critique internationale* a pu s'intégrer à des débats plus larges (on

¹ Joseph S. Nye, Jr. and Robert O. Keohane, « Transnational Relations and World Politics. An Introduction », *International Organization*, 25 (3), 1971, p. 329-349.

² Voir le chapitre 2 de Nancy Green, *The Limits of Transnationalism*, Chicago University Press, 2019.

³ Charles Tilly (ed.), *The Formation of National States in Europe*, Princeton University Press, 1975.

pense aux échanges croisés avec *Politique africaine*, par exemple, pour ce qui est des questions évoquées précédemment).

Les dernières décennies ont également été le théâtre d'une circulation croissante des mondes académiques ainsi que, consécutivement, des manières d'interroger les faits sociaux. Dans quelle mesure penses-tu qu'une mise en abyme puisse être établie entre cette mobilité des universitaires et l'attachement à penser le monde dans lequel ils évoluent en termes de connexions ?

Il me semble qu'il faudrait tout d'abord qualifier cette circulation. À l'évidence, l'ouverture d'espaces autrefois fermés aux échanges académiques comme la volonté de plusieurs pays du Sud de jouer un rôle plus affirmé dans ce domaine ont transformé durablement nos manières de faire science. Cela dit, cette redistribution des cartes ne saurait cacher de profondes asymétries. Paradoxalement, les décennies qui ont vu l'ancien bloc socialiste et les puissances émergentes s'affirmer sont aussi celles qui ont été marquées par la domination inédite des sciences humaines et sociales (SHS) nord-américaines et (ouest-)européennes. On le sait par différents travaux statistiques, qui ont par exemple montré la place désormais hégémonique de l'anglais (même des langues autrefois centrales comme l'allemand ou le français sont réduites à la portion congrue) ou encore le poids marginal des SHS non occidentales dans une production globale que dominent les États-Unis et, plus récemment, les Européens : c'est le cas en particulier pour l'Asie, pourtant régulièrement citée comme la puissance du XXI^e siècle, ainsi que l'ont montré Yves Gingras et Sébastien Mosbah-Natanson dans leur article « Where Are Social Sciences Produced? »⁴. On sait également par des travaux plus qualitatifs, tels ceux de Wiebke Keim⁵, que les chercheurs qui circulent le plus sont nord-américains et européens, et que les autres sont invités avant tout pour intervenir sur leur aire culturelle d'origine.

Tout cela pour dire que, s'il fait sens de lier accroissement des mobilités et intérêt renouvelé pour les circulations, il faut également resituer ce lien dans un paysage général plus complexe : les intellectuels les plus globaux et les plus connectés, qui sont effectivement

⁴ Yves Gingras, Sébastien Mosbah-Natanson, « Where Are Social Sciences Produced? », Unesco, *World Social Sciences Report. Knowledge Divides*, Paris, Unesco, International Social Science Council, 2010, p. 149-153.

⁵ Wiebke Keim, « Analyse des invitations de chercheurs étrangers par l'EHESS. Compétences reconnues et clivages Nord-Sud », *Cahiers de la Recherche sur l'Éducation et les Savoirs*, 9, 2010, p. 33-52

souvent enclins à penser le global et les connexions, sont aussi une minorité. D'où les décalages intéressants que permet leur position. Dipesh Chakrabarty serait un exemple assez révélateur. *Provincialiser l'Europe*, le livre majeur de cet intellectuel global par excellence, est l'une des tentatives les plus abouties pour penser une nouvelle cartographie scientifique globale⁶. Or, paradoxalement, ce livre a été écrit au moment où les SHS européennes renouaient avec une forme de domination globale qu'elles n'avaient pas connue depuis plusieurs décennies, repoussant un peu plus cet horizon, évoqué à la fin de l'ouvrage, d'une constellation des sciences sociales où l'Europe ne serait qu'un point parmi d'autres.

Sur le plan des recherches empiriques comme des propositions théoriques, l'un des axes de discussions récurrents concerne les aires culturelles, leurs possibles apports aux questionnements des mondes passés et présents. Comment vois-tu ce que l'étude des connexions fait aux aires culturelles dans ton propre champ de recherches ?

Pour les terrains sur lesquels j'ai travaillé, l'étude des connexions permettait de mettre en lumière plusieurs phénomènes. Tout d'abord, il n'est pas inutile de rappeler, surtout dans l'époque actuelle, qu'aucune culture n'est jamais fermée sur elle-même : les connexions et les échanges avec l'extérieur sont une donnée fondamentale pour toute étude d'une société. Mais on doit aller plus loin. Souvent, il faut faire des liaisons globales l'élément premier : nations, sociétés ou aires culturelles ne se constituent qu'à la faveur de contacts et de processus circulatoires. Cela dit, cette ligne de recherche, qui fait de la connexion le point de départ, doit être maniée avec précaution pour être vraiment heuristique. Toutes les sociétés ou aires culturelles ne sont pas égales vis-à-vis de l'extérieur, leurs capacités de résistance, d'adaptation, de création sont déterminées par une histoire et un rapport à l'altérité qui forment une *path dependency*. Toutes n'ont pas non plus les mêmes ressources politiques, culturelles ou économiques pour se situer à part plus ou moins égale dans une histoire qui s'est connectée par la violence des empires coloniaux et des ordres politiques parfois ambigus leur ayant succédé. Il me semble ici que l'optique comparative de *Critique internationale* permet justement de porter un regard nuancé sur ces questions : en rappelant le poids des histoires, en retraçant la trajectoire d'États sud-américains, africains, asiatiques, la revue permet de comprendre comment connexions et circulations affectent différemment les uns et les autres, sans pour autant renoncer à une forme de montée en généralité.

⁶ Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

Chaque époque produit son Zeitgeist (la sensibilité d'une époque) ainsi que les intéressements et les questionnements qui lui correspondent ; l'ère actuelle est placée sous le signe de la globalisation, qu'il s'agisse de décrire les temps présents ou de reconstituer l'histoire, celle des globalisations antérieures comme celle des dernières décennies. L'attrait pour les connexions, la conviction selon laquelle cette approche pourrait apporter une plus-value heuristique, pourrait-elle n'être que le reflet d'un temps fasciné par la mobilité, les circulations et les liaisons transnationales ?

On peut bien sûr le penser et faire l'hypothèse raisonnable que nos cadres d'analyse scientifique sont informés aujourd'hui par le paradigme circulatoire tout comme ils l'étaient par celui de l'État-nation. Cependant, il n'est pas complètement certain que notre temps soit aussi fasciné par les circulations qu'il a pu l'être il y a encore quelques années : la pandémie de Covid-19 a semblé rendre très tangible, soudainement, ce que d'autres indicateurs montraient depuis plusieurs années, à savoir une forme de démondialisation à bas bruit, se traduisant par un tassement des échanges et une diminution des interdépendances. Cela dit, ces mêmes indicateurs sont difficiles à interpréter et à resituer dans une histoire longue qui nous a appris à nous méfier des retournements de tendance purement conjoncturels. Il est par ailleurs délicat de se prononcer sur le *Zeitgeist* dont tu parles car les questionnements scientifiques ne sont jamais le calque pur et simple de l'époque dans laquelle ils sont produits. Mon sentiment, très intuitif, est que les programmes de recherche transnationaux sont appelés à se poursuivre pour au moins deux raisons. La première est que, comme on l'a dit auparavant, la perspective externaliste demeure nécessaire et heuristique pour appréhender les processus endogènes. Ainsi, même si elle redevenait primordiale, la focale nationale ou interne ne pourrait se passer du prisme circulatoire : les acteurs les plus liés aux évolutions ou aux revendications nationales sont impliqués dans une histoire transnationale, comme le montre l'actuelle circulation des références ou des répertoires nationalistes ou ultra-conservateurs. Ensuite, parce que l'on peut penser que les recherches autour du mondial sont plus appelées à se reconfigurer qu'à s'éteindre. La fortune récente de la notion de planéarité ou la référence à Gaïa montrent qu'une approche globale a toutes les chances de rester pertinente, moyennant une reprise de ses questions dans une époque où les efforts pour apporter une réponse à la crise climatique rendent incontournable une prise en compte des interconnexions des sociétés et des espaces multiples du vivant.

L'on touche ici à certaines des limites possibles d'une réflexion en termes de connexion. La première concerne la définition des thèmes pouvant être constitués en objets de recherche : de l'immobile, le regard des chercheurs semble en effet s'être déplacé vers ce qui circule. Or tous les vivants et les choses, les savoirs et les techniques ne circulent pas au même degré, ni sur les mêmes plans, encore moins aux mêmes échelles. Comment rendre compte de ces différenciations ? Plus radicalement peut-être, une approche en termes de connexion ne risque-t-elle pas de produire de nouveaux angles morts ?

Pour rester au seul niveau de *Critique internationale*, la revue a, comme cela est normal, effectivement produit ses propres angles morts sur la question des circulations. Si l'on revient au relevé statistique évoqué plus haut, on note en effet l'absence, relative ou totale, d'un certain nombre de thèmes. *Critique internationale* s'est par exemple beaucoup intéressée à la circulation des idées politiques mais moins à celle des idées scientifiques ou des techniques. Elle a porté plus d'attention aux réfugiés et aux migrants dits économiques qu'aux circulations des élites ou des étudiants. D'une manière générale, les circulations dites idéelles (normes, savoirs, causes) sont beaucoup plus représentées dans ses pages que les circulations matérielles (matières premières, flux financiers, objets divers). On trouverait bien évidemment d'autres angles morts, je pense par exemple à tout ce qui a trait à des circulations qui ne sont pas consciemment organisées par des systèmes humains et politiques (des virus, par exemple) ou qui ne sont que partiellement cadrées par ces derniers (des organismes vivants à la fois minimes et complexes, tel le *matsutaké* qu'analyse Anna Tsing⁷). En même temps, *Critique internationale* a été très attentive à un certain nombre de dispositifs politiques qui tendaient à restreindre les circulations, particulièrement humaines. On trouve en effet plusieurs articles s'intéressant aux frontières, aux mobilisations anti-migrants ou à la création de lieux destinés à fixer des populations circulantes. Il y a là, me semble-t-il, plusieurs éléments qui répondent à votre question et qui montrent que les enjeux de l'inégal accès à la mobilité et à la circulation ont été pris en compte de manière significative par la revue.

Le second dilemme que j'aimerais soulever ici concerne les conditions d'opérationnalisation des connexions : poser qu'il est possible, pour comprendre des dynamiques sociales données, de relier un point A à des points B, C, ou autres suppose que les objets ainsi mis en relation opèrent selon des définitions, des découpages et des périodisations comparables, ou à tout le

⁷ Anna Tsing, *le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vie dans les ruines du capitalisme*, La Découverte, 2017.

moins sur des plans intriqués. Toutefois, s'il devait s'avérer que les entités à considérer, leurs significations, leurs temporalisation et spatialisation sont contrastées, n'y aurait-il pas erreur de méthode ?

Il y aurait sûrement erreur de méthode et par là d'interprétation, ou en tout cas une forme de forçage du sens. Effectivement, supposer une homogénéité *a priori* de l'espace et du temps amènerait à rater la nature productrice des circulations, les décalages dans lesquels elles prennent place et la pluralité de sens qu'elles produisent. On pourra bien sûr arguer que l'expansion du capitalisme depuis plusieurs siècles a induit une forme d'homogénéisation à une échelle inédite, mais je ne crois pas que cela mettrait fin au débat (les analyses de Chakrabarty sur les deux histoires du capitalisme en contexte non occidental visent précisément à s'opposer à une telle réduction⁸). En revanche, il me semble que la plupart des travaux sur ces questions, particulièrement ceux publiés par *Critique internationale*, ont trouvé le moyen pratique d'éviter les écueils que tu soulignes. Ils sont en effet attentifs à montrer les hiatus entre les différentes sociétés (ou époques) entre lesquelles se produisent les circulations – ce qui fait par exemple qu'un même contenu (en apparence) peut prendre des significations complètement différentes en fonction de qui le fait circuler, l'exporte, l'importe. Plus généralement, votre question me semble renvoyer à une thématique que nous avons déjà eu l'occasion d'aborder : les circulations ne se produisent pas entre des espaces prédéterminés et intangibles. Au contraire, elles produisent ces espaces, de telle sorte qu'il faut envisager les connexions comme une forme de dynamique au carré (l'espace détermine la connexion, qui détermine l'espace). On peut bien sûr dire la même chose du temps ou des configurations de sens. On s'intéresse d'ailleurs plus souvent à la manière dont l'espace d'arrivée est modifié par les circulations mais on pourrait montrer la même chose à propos de l'espace de départ. En bref, les circulations sont recontextualisantes, pourrait-on dire, et de ce point de vue, la phrase de Bourdieu très souvent citée, selon laquelle les textes circulent sans leur contexte, pose sûrement autant de problèmes qu'elle n'en résout, car il n'est pas certain que l'on puisse vraiment s'appuyer sur un contexte stable à l'un ou l'autre bout de la chaîne de circulation.

Pour le moment, nous avons envisagé les connexions en tant que méthode, comme ouverture sur une appréhension des échelles aussi, comme une forme de regard sur le monde enfin ; non comme un objet se prêtant à une lecture réflexive. Cette approche peut-elle être dissociée

⁸ Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Amsterdam, 2000 (nouvelle édition).

de postulats relatifs à la nature des faits sociaux, voire aux conditions de production de la connaissance ? Comment, personnellement, envisages-tu les connexions ?

On peut tout à fait faire fonctionner les connexions comme une simple méthode, sans engager de réflexion ou de parti pris sur la nature des faits sociaux en jeu (de manière générale, les sciences sociales peuvent produire d'excellentes analyses sans avoir à se prononcer sur l'ontologie de leurs objets ou en ne le faisant qu'*a minima*). Une première manière de répondre à votre question consisterait ainsi à dire qu'effectivement les connexions se sont imposées comme un paradigme, un point de vue sur le réel, à la faveur de la convergence de différents questionnements disciplinaires. La plus-value heuristique de cette manière de faire a été suffisamment évidente pour que les circulations et les connexions deviennent des concepts indispensables de nos boîtes à outils méthodologiques. Avec elles, c'est aussi une vision nouvelle des structures sociales et d'un certain nombre d'objets plus ou moins classiques de nos disciplines qui s'est imposée : même les analyses les plus micro des milieux les plus fermés sont désormais obligées de tenir compte d'une forme d'extériorité, d'une intégration dans des relations sociales plus larges, d'effets de co-constitution de l'endogène et de l'exogène, de formes de rétroactions qui informent ce processus.

Toutefois, il me semble qu'il y a aussi une autre manière de répondre **à ta** question, par ailleurs compatible avec ce que l'on vient de dire. Rien ne nous empêche en effet de formuler quelques hypothèses sur l'ontologie des connexions ou plus précisément sur le réel comme étant lui-même le résultat d'une série de connexions, sans point ultime. À sa manière la formule de Bourdieu, selon laquelle « le réel est relationnel » pointe dans cette direction. Il me semble que l'on pourrait aussi faire une interprétation en ce sens, pas forcément très orthodoxe cependant, de ce que Boltanski nomme « le monde » : ce « monde », qu'il envisage comme un concept limite, peut en effet être compris comme un ensemble a-signifiant de relations entre des relations, et ce régressant à l'infini, de telle sorte que faire société consiste précisément à introduire de l'ordre en dotant quelques relations d'un pouvoir signifiant et structurant, à l'exclusion des autres.

Ni Bourdieu ni Boltanski n'ont cependant eu l'ambition d'une théorie générale sur ces questions, leurs considérations à ce propos s'inscrivant dans des enjeux de démonstration différents. Si l'on voulait aller dans cette direction, il me semble, à titre personnel, que la théorie des assemblages de DeLanda offrirait des réponses séduisantes. DeLanda propose en effet de désubstantialiser entièrement le réel pour le réduire à des assemblages d'assemblages

(on pourrait ici traduire « assemblages » par configurations de connexions)⁹. La très grande force de ce modèle est qu'elle couvre l'ensemble de ce que nous appellerions le réel, depuis la physique de l'infiniment grand jusqu'à la biologie de l'infiniment petit, en passant par les formes intermédiaires, qui font les structures politiques, sociales et symboliques de la vie humaine. Bref, on rompt entièrement avec une ontologie classique pour observer la complexité d'emboîtements, qui ne sont pas des connexions entre objets substantiels mais des connexions entre connexions, elles-mêmes faites de connexions...

Ta réponse invite à conclure cette discussion en revenant sur la proposition de Bruno Latour, ancien directeur de la recherche à Sciences Po, qui nous a récemment quittés (1947-2022) de renouveler nos manières d'interroger le monde dans lequel nous évoluons. Dans une série d'entretiens qu'il avait donnés à France Culture en 2021, Bruno Latour était revenu sur un thème qui lui était cher : la nécessité de concevoir notre ère de l'après-modernité. Une ère où l'opposition rassurante entre l'ordre des choses, non agissantes, et celui des sujets, capables d'en déduire les lois, était remplacée par un univers de vivants, minuscules ou non, interdépendants, dont la saisie exigeait de nouvelles opérations d'assemblages et de liaisons, plus que des découpages ou des polarisations. Travailler à partir de connexions peut-il aider à éclairer cette nouvelle cosmologie et offrir une intelligence plus fine des enjeux contemporains ?

Au risque de prendre ta question, aussi large que fondamentale, par un petit bout, notons tout d'abord que ces questions sont globalement absentes des articles de *Critique internationale*. Cela fait partie des angles morts qui ont été évoqués. Bien évidemment, cela n'est pas tant un reproche que nous devrions nous adresser qu'une invitation à réfléchir sur le type de regard scientifique que la revue a développé. Très probablement, en dépit de ce que nous avons pu dire auparavant sur la manière dont les histoires connectées remettent en cause certaines fictions typiques de la modernité, la revue reste donc tributaire des paradigmes que Latour identifie comme ceux de cette même modernité. On peut en énumérer certains traits : les articles traitent essentiellement de circulations humaines, celles d'individus ayant la maîtrise du langage et dotés d'une intentionnalité, dans des configurations politiques excluant les autres catégories d'actants. On est assurément loin de ce que Latour avait appelé de ses vœux.

⁹ Manuel DeLanda, *A New Philosophy of Society, Assemblage Theory and Social Complexity*, Continuum, 2006.

Peut-on essayer de comprendre pourquoi et de voir s'il pourrait en être autrement ? Tu mentionnes à juste titre la place qu'a occupée Latour à Sciences Po. Mais on ne saurait oublier que les relations qu'il a entretenues avec les politistes et avec une certaine façon de faire de la (science) politique n'ont pas toujours été faciles, loin de là. Au-delà des politistes, ses relations ont été compliquées avec une grande partie des sciences sociales françaises, précisément parce que Latour situait le regard scientifique au cœur même des découpages typiques d'une modernité dont il entendait interroger les apories. On aurait là un premier élément d'explication de la difficulté à faire dialoguer une science sociale des connexions avec une optique latourienne. Mais il n'est pas le seul et pas forcément le plus éclairant.

Une autre manière de répondre à ta question amènerait à se demander en quoi pourrait consister une analyse effective des circulations (ou d'autres questions chères à *Critique internationale*) qui intégrerait le type de regard latourien que tu évoques. Sur ce point, la réponse n'a rien d'évident. On peut certainement avoir une lecture forte, maximale, de Bruno Latour et conclure à la nécessité d'une refondation et/ou d'une transformation radicales des sciences humaines. Il serait délicat d'indiquer, en quelques lignes, la forme qu'elle pourrait prendre, dans la revue ou ailleurs, et à quoi ressemblerait alors une sociologie ou une histoire politique où humains, objets et animaux seraient abordés sans aucun privilège épistémique.

On peut cependant penser qu'une autre lecture de Latour est possible, plus méfiante vis-à-vis des effets de systématisme et d'une certaine grandiloquence typique de la radicalité épistémologique. Que Latour pointe l'insertion de l'appareil scientifique dans les dispositifs typiques de la modernité ne vaut pas automatiquement exclusion ou même reconfiguration totale de ce dispositif dans le contexte de l'après-modernité. Très probablement faut-il s'orienter vers d'autres types de transformations, plus modestes en apparence, faites de continuités comme d'inventions, de reprises d'anciens programmes de recherche et de formes d'intervention inédites. Dans cette veine, peut-on imaginer qu'une étude des circulations puisse contribuer à cet effort ? À vrai dire, c'est peut-être déjà le cas, si l'on regarde un certain nombre d'articles, qui brouillent plusieurs distinctions en apparence nettes (dans le cadre des travaux sur les migrants, par exemple, en montrant l'interpénétration des mondes des vivants et des morts à travers le paradigme de la trace, ou bien l'effacement de l'opposition entre passé et présent auquel aboutit la réflexion sur le trauma). Cela ne présage bien sûr pas de ce que pourrait être la révolution épistémique appelée de ses vœux par Latour mais permet simplement de disposer de quelques balises sur l'un des itinéraires que, parmi d'autres, *Critique internationale* pourrait vouloir suivre.

Propos recueillis à Paris, le 22 octobre 2022.

Thomas Brisson est professeur de science politique à l'université Paris 8 et chercheur au Creppa-LabTop (CNRS). Ses recherches portent sur les relations épistémiques et les circulations entre l'Occident et les anciens mondes coloniaux. Il est l'auteur de *Décentrer l'Occident : les intellectuels chinois, indiens et arabes et la critique de la modernité occidentale* (La Découverte, 2018). Il prépare actuellement un ouvrage sur la désoccidentalisation des savoirs, également aux éditions de La Découverte.

Thomas.brisson@cnrs.fr

Nadège Ragaru est directrice de recherche à Sciences Po (CERI-CNRS), où elle enseigne, entre autres, l'histoire transnationale des procès pour crimes de guerre et les méthodes qualitatives en sciences sociales. Ses recherches portent sur l'histoire, l'historiographie et la mémoire de la Shoah en Europe du Sud-Est, le traitement judiciaire des crimes antijuifs, ainsi que l'histoire culturelle du socialisme à l'Est. Elle a publié récemment *Bulgaria, The Jews, and the Holocaust: On the Origins of a Heroic Narrative* (Rochester, University of Rochester Press, 2023, à paraître) ; "Figure de l'accusé en témoin de l'accusation : les circulations internationales des poursuites judiciaires des crimes de la Shoah en Bulgarie", *Revue d'histoire de la Shoah*, n°214 (2021) : 121-148 ; ed., "Écritures visuelles, sonores et textuelles de la justice : une autre histoire des procès à l'Est," *Cahiers du monde russe*, vol. 61, n°3-4 (2020) : 275-498.

nadege.ragaru@sciencespo.fr